

Orfeo Angelucci

# Le secret des soucoupes volantes

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

~~Septembre 2015~~ Octobre 2017

ISBN 979-10-94653-~~24-106-7~~

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'association est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

© Association BLÉ

<https://www.bledition.org>

✉ [ble-lighteditions@yahooontymail.com](mailto:ble-lighteditions@yahooontymail.com)  
France

~~Dépôt légal~~ Septembre 2015

-

Traduction française réalisée par  
Julie LALANDE

Images de Couverture : Crédits à 123 RF  
Infographie : Gurvan L'helgouac'h

|

## **PREFACE DE L'EDITEUR**

*L'auteur, Orfeo Angelucci est pratiquement inconnu en France. Le texte le plus complet que j'ai pu trouver sur lui a été compilé et rédigé à partir d'éléments biographiques révélés dans ce livre et d'après le contenu du livre résumé par Olivier de Rouvroy, aujourd'hui décédé, sur son site Terre Nouvelle dont voici le lien :*

*(<http://www.erenouvelle.fr/archives/2012/06/14/24480355.html>)*

*Ce texte figure également dans le dernier livre qu'il a écrit et qu'on peut encore se procurer « Contacts Extraterrestres pour l'Ere Nouvelle » disponible sur :*

*<http://www.thebookedition.com/contacts-extraterrestres-de-olivier-de-rouvroy-p-80451.html>*

*Orfeo Angelucci est l'un des tout premiers contactés avec Georges Adamski aux Etats-Unis également. Dans le livre d'O. Angelucci nous apprenons d'ailleurs de la bouche de ses visiteurs, qu'ils sont ceux-là même qui avaient été en contact avec ce dernier.*

*Les deux ouvrages rédigés par Georges Adamski « Les soucoupes volantes ont atterri » et « A l'intérieur des vaisseaux de l'espace » sont anciens mais sont encore disponibles d'occasion.*

*Le présent livre n'a jamais été traduit intégralement en français auparavant et, il a semblé important à l'association BLÉ que le lecteur puisse se plonger pleinement dans le récit d'Orfeo et vivre à travers lui cette fabuleuse expérience.*

*Belle lecture !*

*Malou Panchèvre*



*Crédit photo: "Orfeo Angelucci" by Flammonde, Paris  
Licensed under Attribution via Commons -  
[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Orfeo\\_Angelucci.png#/media/File:Orfeo\\_Angelucci.png](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Orfeo_Angelucci.png#/media/File:Orfeo_Angelucci.png)*

## AVANT-PROPOS

**D** De nombreuses personnes m'ont demandé pourquoi les visiteurs de l'espace m'auraient choisi comme contact, plutôt qu'un autre individu qu'ils considéraient comme éminemment mieux qualifié que moi pour un tel contact. Pourquoi, se demandent-ils, les visiteurs de l'espace auraient-ils choisi une personne aussi insignifiante que moi pour faire leurs révélations ?

En toute humilité, je peux vous dire que moi aussi, j'ai posé de nombreuses fois cette même question, à la fois aux visiteurs de l'espace et à moi-même. Et ce n'est qu'au cours des derniers mois que j'ai commencé à comprendre pleinement pourquoi j'ai été choisi. Mais ce livre n'est pas le lieu pour révéler les raisons de leur choix. Cependant, une fois que vous l'aurez terminé, vous aurez la réponse. C'est donc à vous de décider si oui ou non vous êtes d'accord avec les êtres des soucoupes volantes dans leur choix de contact.

Par conséquent, je vais commencer par vous parler un peu de mon enfance, et du premier contact qu'ont eu les visiteurs de l'espace avec moi au cours de l'année 1946, alors que je n'avais absolument pas conscience d'être observé par eux pour la première fois.

Mon enfance fut l'enfance heureuse et insouciante de la plupart des petits garçons américains. Je participais aux jeux les moins fatigants, allais à l'école

et étais assez doué dans mes études, même si j'étais toujours frêle et de santé fragile. Heureusement, ma famille vivait dans des conditions assez confortables, et eux ainsi que mes deux oncles indulgents veillaient à ce que je bénéficiais toujours des meilleurs soins médicaux possibles.

Mon mal juvénile fut diagnostiqué comme étant une « insuffisance constitutionnelle », et les symptômes en étaient une grande faiblesse physique, de la lassitude, un manque d'appétit et des carences alimentaires. Par conséquent, je me fatiguais très facilement, et le moindre effort me laissait souvent faible et épuisé. Je souffrais de migraines sévères et, en grandissant, il semblait parfois que chaque nerf et chaque muscle de mon corps irradiait une douleur insoutenable.

Alors que j'étais en classe de troisième, les médecins me recommandèrent d'arrêter l'école, et de continuer mes études à la maison. Cet arrangement me satisfit grandement, car j'avais toujours été intéressé par toutes les disciplines scientifiques. A la maison, je pouvais consacrer tout mon temps à l'étude de ces matières.

Avec beaucoup de repos et un régime conçu pour me faire prendre du poids, je reprenais des forces, et au bout d'un an les médecins considéraient que j'allais suffisamment bien pour retourner à l'école. Mais comme ma famille avait subi des difficultés financières entre-temps, il fût décidé que le mieux serait que je travaille pendant un moment. J'approuvai vivement. Mon premier job était dans l'entreprise de revêtement de sol et de stuc de mon oncle. Il m'embaucha en tant

que vendeur-évaluateur, car je n'étais pas apte à effectuer de lourdes tâches. J'aimais le travail et appréciais de pouvoir sortir et rencontrer des gens. Dans l'ensemble, je m'en sortais très bien, même si je n'étais considéré que comme un enfant. Pendant mon temps libre, je continuais d'étudier tous les livres que je pouvais trouver sur des sujets scientifiques.

En 1936, je rencontrai Mabel Borgianini, une belle Italienne descendante directe des célèbres Borgias italiens. Dès le début, nous sûmes tous les deux que nous étions faits l'un pour l'autre. Son tempérament gai et enjoué m'aidait à ne pas ruminer mes problèmes de santé et mon inaptitude physique à accomplir tout ce que je rêvais de faire. Le jour de notre mariage fut le plus beau jour de ma vie. Environ un an plus tard, notre premier fils, Raymond, naquit, et notre bonheur était total.

Un peu plus tard, je souffris d'une dégradation complète de mon état physique et fus contraint d'abandonner mon travail. Mon poids chuta de façon alarmante, passant de 68 à 47 kilos, et j'étais si faible que je pouvais à peine m'asseoir. Après un certain nombre d'examens médicaux et de tests compliqués, les médecins décidèrent que je souffrais de troubles neurovasculaires. Ils me prescrivirent le repos absolu et un suivi médical en continu.

C'est ainsi que j'entrai dans un nouveau monde, un monde blanc de médecins, d'infirmières et de lits d'hôpital. Je dus garder le lit pendant dix-huit longs mois. Mon corps était ravagé par des souffrances



insoutenables, et j'étais si totalement exténué que je ne pouvais même pas lire. La science médicale faisait tout son possible pour moi, mais je savais que mes médecins ne croyaient pas que je m'en sortirais un jour. Honnêtement, cela ne m'importait plus beaucoup d'être vivant ou mort. La vie n'était plus désirable. Rester couché jour après jour sur un lit d'hôpital, le corps meurtri par la douleur et trop épuisé même pour penser est en effet vivre un enfer. J'avais le sentiment que la mort ne pouvait que signifier être libéré de la douleur. Le confinement était particulièrement difficile à supporter pour moi, car j'avais toujours aimé le monde extérieur, l'éclat du soleil, le murmure des feuilles dans les bois, et la musique des ruisseaux dans la forêt. Parfois, je priais pour mourir et échapper à la douleur ainsi qu'à la terrible lassitude qui irradiait dans mes muscles.

Mais les semaines devinrent des mois, et peu à peu je commençais à aller mieux. Enfin, j'étais à nouveau capable de m'asseoir, puis de marcher. C'était comme une renaissance. Je commençais même à m'intéresser à nouveau à mes livres de science. Enfin arriva le beau jour où je fus capable de quitter l'hôpital et de rentrer à la maison. Tout au long de ces longs mois de confinement, la foi et les encouragements de mon épouse et de ma famille ne faillirent jamais. Mabel traversa tout cela avec moi, et je doute que j'aurais pu y arriver sans son amour et sa compréhension.

Mon corps était toujours ravagé par la douleur, mais j'avais appris à la supporter. Le point positif était que le

terrible épuisement et la faiblesse qui me faisait trembler avaient disparu, de sorte que j'étais capable de me lever et de me déplacer. Bien que ma famille ait tenté de m'en dissuader, j'insistai pour retourner au travail et reprendre mon ancien poste presque aussitôt. J'étais resté inactif pendant si longtemps que ce que je voulais plus que tout était tout simplement d'être à nouveau actif.

Après être retourné travailler, je me mis à prendre des cours du soir. Cette vieille soif de connaissance insatiable rongait même mon âme. Je réalisais que la science avait fait de nombreuses découvertes, mais il y avait encore beaucoup à apprendre, tant de secrets de la nature encore à révéler. J'étais obsédé par l'apprentissage de la véritable nature de l'atome, par la découverte d'un remède aux maladies virales, et surtout à la polio, la plus épouvantable des maladies paralysantes. J'avais le sentiment qu'une explication satisfaisante à la création et au fonctionnement de l'univers entier restait à découvrir. Quel était le grand mystère de la création de la matière, ou la véritable origine de l'atome ? Celle-ci et d'autres énigmes semblables résonnaient dans mon esprit nuit et jour.

Je m'intéressais tout particulièrement au phénomène du champ électrique et électromagnétique. Probablement parce que depuis ma plus tendre enfance, j'avais une peur terrible ou une phobie de la foudre. Pendant un orage, je souffrais non seulement d'une véritable douleur physique, mais aussi de perturbations mentales et d'anxiété. C'est ainsi que je commençai à

beaucoup me pencher sur l'électricité statique atmosphérique.

Je menai par moi-même quelques expériences simples. Je remarquai que toute la volaille, et surtout les poulets, sont nerveux et inquiets lorsqu'un orage se rapproche. D'après mes propres réactions, il m'apparaissait comme évident qu'ils éprouvaient aussi des symptômes physiques définis liés aux conditions atmosphériques. Je découvris également que les poulets étaient sujets à la « maladie de Marek », qui est comparable à tous les égards à la paralysie infantile chez l'homme. D'après mes études et mes expériences dans ce domaine, je pensais avoir découvert certains faits pouvant être hautement importants dans le traitement de la polio. Emporté par mon enthousiasme, j'écrivis une longue lettre détaillée sur le sujet au Président Franklin Roosevelt, qui était alors à la Maison Blanche.

Grâce aux efforts du Président Roosevelt, mes théories furent entendues par le Dr. John L. Lavan Jr., directeur de recherche de la National Foundation for Infantile Paralysis<sup>1</sup>. Dr. Lavan était intéressé et parla de moi au Dr. Joseph Stokes du Children's Hospital in Philadelphia<sup>2</sup>, qui travaillait sur la gamme de traitements contre la polio basée sur la thérapie par

---

1 « Fondation Nationale contre la Paralysie Infantile », fondée en 1938 par le président Franklin D. Roosevelt pour vaincre la poliomyélite, maladie dont il était atteint ; devenue « March of Dimes Foundation » en 1976, elle travaille aujourd'hui à améliorer la santé générale des femmes enceintes et de leurs enfants (NDT).

2 « Hôpital pour Enfants de Philadelphie » (NDT).

vitamine. Mais je n'ai jamais appelé le Dr. Stokes. D'après ce que j'avais appris de son travail, je savais que ses idées étaient en totale opposition avec ma propre théorie selon laquelle un certain complexe de vitamines B était largement responsable de l'alimentation des poliovirus. (Ce point de vue a depuis été démontré par toutes les recherches en virologie.)

En revenant à mes études et à mes expériences à la maison, je commençai à m'intéresser aux champignons et aux conditions atmosphériques qui les affectent. J'étudiai les champignons sauvages et les conditions atmosphériques particulières qui provoquent leur croissance soudaine et sporadique. Je passai ensuite des champignons aux moisissures. Je considérais que les moisissures étaient une forme de vie négative qui parasitait la matière vivante par un processus de mutation trompeur et subtil.

A cette époque, nous étions au cœur de la Seconde Guerre Mondiale. On avait découvert la pénicilline, mais ce n'était encore qu'un mot magique et un grand mystère pour le grand public. Aucun livre ou rapport n'existait sur le sujet. Mais entre-temps, les caractéristiques des champignons m'étaient devenues familières. Au cours de mes expériences, je découvris que l'une des formes les plus communes de moisissure pouvait être utilisée pour produire indéfiniment des produits chimiques si on la maintenait à la bonne température, avec l'alimentation adéquate. C'est alors que je décidai de voir quels changements structurels

allaient survenir sur la moisissure *aspergillus clavatus* dans les couches supérieures de l'atmosphère.

Le 4 août 1946, je pris des moisissures en culture à trois stades de développement : embryonnaire, stade intermédiaire et mature. Je plaçai les moisissures dans des paniers, attachai les paniers à dix-huit ballons de type Navy, et effectuai les préparatifs nécessaires au décollage. Mais par un malheureux accident, les ballons s'éloignèrent prématurément, emportant là-haut les paniers avec les moisissures sans aucun moyen pour les récupérer. Mes longs mois d'efforts acharnés et de planification méticuleuse étaient désespérément perdus.

Le cœur lourd, je poussai un profond soupir en regardant les ballons et mes précieuses moisissures grimper toujours plus haut dans le ciel bleu clair. C'était une journée parfaite, exactement le genre de temps que j'avais attendu pour effectuer mon test, mais à présent tout était irrémédiablement perdu.

Ma famille et un certain nombre d'amis et de voisins étaient avec moi pour observer l'expérience. A proximité se trouvaient également un reporter et un photographe du *Trentonian*, le quotidien de Trenton. Tout le monde fixait les cieux en silence, regardant les ballons devenir de plus en plus petits tandis qu'ils prenaient de l'altitude. Toutes les personnes présentes, et surtout Mabel et mon beau-père, savaient à quel point j'étais profondément déçu. Mabel posa un bras réconfortant autour de mes épaules et murmura : « Ce n'est pas grave, Orfie. Tu peux réessayer ».

C'est alors que mon beau-père, Alfred Borgianini, remarqua un appareil dans le ciel et cria : « Regardez ! Il y a un avion, Orfeo. Peut-être qu'il va suivre tes ballons ».

Toutes les personnes présentes virent l'objet et étaient d'accord sur le fait qu'il avait dû être attiré à cet endroit par le groupe de ballons qui prenaient de la hauteur. Mais tandis qu'il voltigeait et effectuait des cercles au-dessus de nos têtes, nous fûmes tous bientôt conscients du fait qu'il ne s'agissait pas d'un avion ordinaire. Tout d'abord, il manœuvrait de façon incroyablement gracieuse et aisée. Puis, alors que nous commençons à en avoir une vue plus nette, nous fûmes étonnés de voir qu'il n'avait la silhouette familière d'aucun type d'avion connu. Il avait assurément une apparence circulaire et brillait sous le soleil. Nous nous entre-regardâmes avec surprise et perplexité, et le photographe essaya d'obtenir quelques clichés de l'objet. Mabel s'exclama : « Et bien, je n'ai jamais vu un avion comme celui-là avant ! Il est rond et n'a pas d'ailes ! »

Tout le monde était d'accord, et nous continuâmes à le regarder fixement tandis qu'il prenait de l'altitude et semblait poursuivre les ballons jusqu'à disparaître lui aussi hors de notre vue. Pendant quelques instants ensuite, nous discutâmes au sujet de l'étrange objet, mais, comme c'est le cas pour la plupart des mystères, nous avons tout oublié au bout d'une semaine ou deux. Cependant, aujourd'hui chacune de ces personnes qui

étaient avec moi ce jour-là attesteront de l'authenticité de cet étrange appareil.

Plus tard, j'appris que le jour du lancement des ballons correspondait à la première fois où j'avais été observé directement par les Extraterrestres. Même si alors je ne pensais pas du tout au sens de cet événement, il s'agissait de leur premier contact avec moi. A partir de cet instant et pendant les cinq années et neuf mois qui ont suivi, je suis resté sous l'observation constante d'êtres provenant d'un autre monde, même si je n'en étais absolument pas conscient.

Les forces de police de l'Etat furent appelées, et on leur demanda d'être à l'affût des dix-huit ballons perdus et de leur étrange cargaison. De même, des stations de radio et des journaux locaux publièrent des articles concernant la perte des ballons et demandant à toute personne les ayant trouvés ou vus de le rapporter aux autorités. Mais on n'entendit jamais parler d'eux et malgré toutes nos tentatives, les dix-huit ballons et les cultures de moisissure avaient disparu.

Plusieurs jours après la perte des ballons, je m'arrêtai au Laboratoire de Physique Palmer, à l'université de Princeton, pour rendre visite au Dr. Dan Davis, chef du département du Rayonnement Cosmique. Le Dr. Davis s'était toujours montré très amical à mon égard et n'était jamais trop occupé pour prendre une pause afin de me venir en aide face à certains des problèmes techniques qui m'ennuyaient toujours.

Je racontai au Dr. Davis et à l'un de ses assistants l'expérience sur les moisissures et leur perte dans l'accident avec les ballons. Le Dr. Davis regretta que je ne lui aie pas parlé de mes expériences avant, car il me dit que le laboratoire aurait été heureux de fournir l'hydrogène nécessaire à l'expérience, et d'aider d'une autre manière à réduire les dépenses. Il me dit aussi qu'il aurait pu faire en sorte que les ballons soient tracés par la chaîne de stations radar dans la zone Est.

Princeton et ses environs étaient littéralement un paradis sur terre pour moi, car c'était l'un des foyers importants de ma chère science. Dans les alentours se trouvaient de grandes institutions telles que l'Institut Rockefeller pour la Recherche Médicale, les laboratoires de la R.C.A. (Corporation Américaine de la Radio), la Compagnie du Téléphone et du Télégraphe Américains, l'Institut d'Etudes Avancées, ainsi que la Corporation de Chimie Heyden, producteurs de pénicilline. Et non loin se trouvaient l'université de Rutgers, E.R. Squibb and Co., Merck et Fils, et bien d'autres encore. Oui, j'aimais chaque centimètre carré du New Jersey, avec ses merveilleuses institutions d'apprentissage et de recherches scientifiques. Mais mon amour pour cet Etat était contrebalancé par ma peur irraisonnée des orages, et par mon anxiété physique au cours de ces tempêtes plutôt violentes qui ont lieu dans la région. C'est pourquoi, lorsque Mabel commença à parler de déménager sur la côte ouest, où nous avions entendu dire qu'il y avait rarement, si ce



n'est jamais d'orages, je me laissai facilement convaincre de suivre ses plans.

En novembre 1947, ma famille, qui se composait de Mabel, de moi et de mes deux garçons, Raymond et Richard, entama en voiture le trajet qui devait nous conduire à Los Angeles. En chemin, nous nous arrê tâmes à Rochester, dans le Minnesota, où j'avais rendez-vous dans la fameuse Clinique Mayo avec le Dr. Walter C. Alvarez, l'Hippocrate moderne du diagnostique médical. J'étais sincèrement reconnaissant pour la chance immense qui m'était accordé par cette autorité dans le domaine de la médecine en daignant m'accorder un peu de son temps, car un grand nombre de personnes bien plus méritantes que moi s'étaient retrouvées dans l'incapacité de rencontrer cet homme très occupé.

Malgré sa célébrité et son importance dans le monde médical, je le trouvai extrêmement modeste et bienveillant. Après un examen complet, il conclut que mon état était causé par une insuffisance constitutionnelle innée à un degré extrême. Son avis était que cet état avait été causé par une attaque de trichinose dans l'enfance, après avoir mangé du porc contaminé et pas assez cuit. Il déclara que j'avais de la chance d'avoir survécu à cette attaque sévère. Il me recommanda de me reposer autant que possible, et de ne jamais m'atteler à un travail que je n'aurais pas choisi ni aimé, afin de minimiser l'impact sur mon état affaibli et mon système nerveux.

Enfin nous arrivâmes dans « l'Etat doré », sur la côte ouest. Le sud de la Californie représentait une nouvelle expérience agréable à la fois pour ma famille et pour moi-même. Je me dis qu'en effet c'était un paradis lorsque je découvris qu'il n'y avait vraiment pas d'orage dans cet Etat. Et mes garçons, Mabel et moi fûmes ravis par les étendues de sable doré sur les plages, par les montagnes et le perpétuel semi-printemps qui prévaut là-bas tout au long de l'année.

Nous passâmes cinq mois en Californie à faire du tourisme et à profiter du soleil et des merveilles qu'offre son paysage. A la fin de cette période, nous dûmes rentrer à Trenton, car je devais m'occuper là-bas de certaines affaires en cours. Mais j'avais acheté une parcelle de terrain à Los Angeles et nous planifiions d'y retourner et d'en faire notre lieu de résidence permanente aussi tôt que possible.

Pendant quelques années, j'avais travaillé sur une thèse intitulée « La Nature des Entités Infinies », qui comprenait des chapitres sur des sujets tels que l'évolution atomique, la suspension et l'involution, les origines du rayonnement cosmique, la rapidité de l'univers, etc. Alors que j'étais à Trenton, j'avais obtenu que la thèse soit publiée dans son ensemble à mes propres frais, et avais envoyé par courrier plusieurs copies à des scientifiques individuels qui travaillaient sur des recherches fondamentales. Bien sûr, j'étais conscient à l'époque que c'était présomptueux de ma part, mais je m'étais complètement laissé emporter par mon immense enthousiasme pour des idées que je

croyais comprendre, mais que j'étais incapable de formuler convenablement par manque de formation appropriée.

Mon espoir profond et constant était que quelques-uns parmi ces scientifiques puissent comprendre où je voulais en venir et résoudre les points techniques et mathématiques. Certains hommes furent intéressés mais, autant que je sache, aucun ne se donna la peine de travailler sur les théories sur lesquelles j'avais espéré qu'ils puissent travailler. Mais au moins, j'étais satisfait d'avoir fait de mon mieux, au vu des conditions limitées de mon éducation. J'étais content de laisser le sujet reposer. Il était évident que la science n'avait aucun besoin de moi, un parfait amateur présomptueux. Je devais rester muet, un orphelin de la science !

Nous étions tous heureux de rentrer à Los Angeles et de nous installer dans notre nouvelle maison. Là, je me lançai dans les affaires avec mon père. Mais dès le début, nous rencontrâmes des difficultés de toutes parts. Pendant trois longues et difficiles années, nous luttâmes pour que cela fonctionne, mais les monopoles et la rude compétition rendirent les choses si difficiles que nous fûmes finalement contraints de fermer boutique.

La tentation était grande de revenir à la sécurité de Trenton, où le confort matériel et une petite fortune nous attendaient si nous décidions d'en faire notre foyer. Mais Mabel et les garçons aimaient le Sud de la Californie. Pour ma part, la sécurité n'a jamais été d'une grande importance dans mon monde de l'atome, de l'électron et du photon. De plus, il fallait toujours

tenir compte de ces orages. Pour un électrophobe comme moi, cet aspect est toujours d'une première importance. Nous décidâmes donc d'oublier la sécurité et de prendre le risque de garder notre maison et de faire en sorte que cela marche à Los Angeles, où nous étions tous heureux.

C'était en 1948, et à ce moment-là, les soucoupes volantes faisaient les gros titres de temps en temps. Mais je ne m'intéressais absolument pas au phénomène. Comme beaucoup d'autres gens, je pensais que les soucoupes volantes étaient une sorte d'avions d'un nouveau genre, développés en secret ici aux Etats-Unis. Je supposais que l'information serait révélée en temps voulu.

Pendant plusieurs mois, je travaillai en tant que manager chez Los Feliz Club House. Pendant mon temps libre, je m'efforçais d'écrire un scénario de film. C'était plus un loisir qu'autre chose. Je ne m'attendais pas vraiment à ce que le scénario soit accepté, car je n'avais aucune expérience dans l'écriture. Comme l'idée des voyages dans l'espace était assez populaire dans les films à l'époque, je me concentrai sur une histoire basée sur un voyage imaginaire jusqu'à la Lune. Plusieurs studios se montrèrent intéressés par le manuscrit final, mais il ne fut jamais adapté à l'écran.

Lorsque le club-house dans lequel je travaillais fut finalement loué à une grande organisation, je postulai pour un travail à l'usine de la Corporation d'Aviation Lockheed à Burbank, en Californie. Ma candidature fut acceptée, et je commençai à travailler pour Lockheed le

2 avril 1952, dans le département de fabrication de métal.

Après environ six semaines dans la fabrication de métal, je fus transféré à l'Unité des Plastiques de Lockheed. Puisque les plastiques m'avaient toujours intéressé, j'étais satisfait du changement. Je faisais partie de l'équipe de trois hommes qui travaillaient sur les radômes, les boîtiers de plastique et de verre pour les éléments des radars des avions à réaction F-94C et F-94B Starfire. J'aimais bien mes coéquipiers, Dave Donnegan et Richard Butterfield. C'était tous deux de jeunes Américains typiques ; honnêtes, sincères et travailleurs. Ils avaient les deux pieds bien sur terre et, même s'ils s'intéressaient aux nouvelles idées et aux progrès scientifiques, ils restaient bien concentrés sur les avions matériels, et ne s'intéressaient pas aux abstractions.

J'avais en effet de la chance d'avoir deux hommes comme eux pour atténuer le choc de l'incroyable enchaînement d'événements dans lequel j'allais être impliqué très bientôt et de manière si inattendue. Lorsque je regarde en arrière aujourd'hui, il me semble qu'un pouvoir occulte d'une nature quelconque avait soigneusement arrangé à l'avance chaque détail, même le plus infime, y compris le genre de poste précis que j'occupais tout comme les deux hommes qui m'étaient le plus proche à travers toutes mes expériences incroyables. Notre temps de travail était celui du soir. Ces horaires inhabituels me plaisaient autant que l'excitation du nouveau travail et l'assortiment

hétéroclite de personnes travaillant à l'usine. Mais à ce moment-là, j'ignorais encore quel sort infiniment étrange le destin me réservait.